

« Bref, l'amour passe »

Le matin on ouvre le journal : une dame a découpé son mari en tranches minces sur le « bloc-cuisine » avant de se poignarder devant le buffet Henri II : elle était jalouse de la voisine. Des étudiantes armées de revolvers fumants dramatisent de leurs visages pâles la lune, la trois, mainte autre page : elles ont tué « l'ingrat » avant de se faire justice. Un comptable de banlieue pauvre se jette pour l'amour d'une blonde dans la Seine irisée de mazout ; il ne reste de lui qu'un rond mauve qui sent un peu le pétrole dans le soleil du matin. Un père de sept enfants, ayant volé la caisse en l'honneur d'une danseuse nue, avale un vilebrequin dans le sens de la longueur. Bref, l'amour passe. Il est armé de couteaux de boucher, de mort -aux-rats, de cordes savonnées. Il se suit à la trace. Elle n'est pas faite de menus graviers comme celle du Petit Poucet, mais de cadavres sanguinolents, les uns en robe de bal, d'autres en salopette, et les plus beaux en pantalon rayé sur un balatum à fleurettes. Ce ne sont que cendres d'épouses, rondelles d'amantes et sciure d'amoureux. (...)

Alexandre Vialatte

Chronique 95 - La Montagne, 5 octobre 1954